

Bellavance, G. Latouche, D.,

« **Montréal et Toronto: deux capitales culturelles et leurs publics** »

Canadian Journal of Regional Science. 22.1-2 (Spring-Summer 1999): pp. 113-30.

Si on se fie au verdict du Places Rated Almanach, Montréal n'aura plus encore très longtemps la satisfaction -- peut-être la dernière qui lui restait -- de se proclamer métropole artistique et culturelle du Canada. À partir d'une grille comprenant une quinzaine de critères (nombre de musées, jours de tournées, bibliothèques, etc.), Savageau et Loftus (1997) arrivent en effet à la conclusion qu'au chapitre des arts et de la culture, Toronto se situerait maintenant au 5^e rang des quelque 351 agglomérations d'Amérique du Nord, après New York, Washington, Los Angeles et Chicago. Montréal quant à elle ne viendrait plus qu'en 12^e position après Cleveland et Baltimore, mais tout de même avant Newark et Oakland. Le fait que Toronto soit créditée de l'existence de 19 orchestres symphoniques contre seulement 4 à Montréal et de 58 troupes de théâtre contre 33 à Montréal est sûrement pour beaucoup dans ce nouvel ordre culturel urbain .

Par delà l'anecdote, ce classement et les grincements de dents qu'il a sans doute occasionnés, illustre bien toute l'importance que les villes accordent aujourd'hui à leur réputation culturelle. L'impact réel de cette réputation demeure cependant à démontrer mais à défaut d'une méthodologie qui obtiendrait l'assentiment de tous, les villes vont continuer à se présenter sous leur meilleur jour culturel n'hésitant pas à utiliser certaines images particulièrement avantageuses dans le cadre d'une politique de communication politique locale (Souchard et Wahnich 1995). Les arts et la culture, il faut le dire, s'y prêtent merveilleusement bien. À l'occasion, cette course à l'image se transforme en véritable frénésie de chiffres et de statistiques amenant chaque ville à démontrer que les arts et la culture sont devenus l'une des principales sources de création d'emploi, sinon la principale industrie de l'agglomération. Ainsi suite aux prétentions montréalaises à l'effet que la culture serait responsable de 89 916 emplois, ajouterait 4,7 milliards de dollars au PIB local (Juneau 1998), le Toronto Arts Council

s'est senti obligé de rappeler qu'à Toronto, il fallait parler de 225 000 emplois reliés à la culture -- soit 10,5 % de l'emploi total contre seulement 4,7 % à Montréal -- et d'une contribution de 8,4 milliards de dollars au PIB régional, sans parler d'un milliard additionnel provenant du tourisme dit culturel.(1)

De tels chiffres laissent songeurs, mais soulèvent aussi des questions. Toronto a-t-elle pris une telle avance sur Montréal au point où l'emploi culturel montréalais ne représenterait plus que 40 % de celui de la seule véritable métropole culturelle du Canada ? Cette supériorité tient-elle essentiellement à une demande insatiable des Torontois pour des activités culturelles de toutes sortes ? Faut-il y voir un échec des politiques volontaristes québécoises qui depuis vingt ans ont surtout cherché à accroître l'offre de produits culturels ? Est-ce le simple effet de rayonnement d'une agglomération dont l'hinterland financier, démographique, économique dépasserait largement celui de Montréal ? Comment expliquer que les investissements majeurs de la Ville de Montréal (plus de 35,3 millions de dollars à l'exclusion des bibliothèques) et du gouvernement du Québec (près de 75 millions de dollars) en appui à des activités artistiques sur le territoire de la métropole québécoise aient en apparence si peu d'impact par rapport au maigre 11 millions de dollars de la ville de Toronto et à moins de 20 millions de Queen's Park au chapitre de la culture sur le territoire torontois ? (2)

Une seule dimension de cette rivalité culturelle Toronto-Montréal nous a intéressé ici, celle des publics, et plus précisément des publics résidents. Sont-ils aussi différents, du moins en nombre, que les chiffres précédents pourraient le suggérer ? Même si elle n'est plus dans la course à la première place canadienne, Montréal peut-elle encore prétendre à une certaine hégémonie sectorielle ? Y a-t-il spécialisation des publics suite à une différenciation ethnoculturelle qui elle ne fait aucun doute ? Une telle spécialisation a-t-elle encore son importance ?

Par-delà ces questions qui intéresseront sans doute davantage les planificateurs du développement culturel dans les deux villes cette comparaison permettra aussi de jeter un premier coup d'oeil sur le fonctionnement de ces deux capitales à l'intérieur de leur espace culturel naturel. Le phénomène de métropolisation si bien décrit par Michel Bassand et ses collègues s'y déploie-t-il de la même façon ? Le lien entre métropolisation économique et culturelle, un lien largement présumé dans la littérature, existe-t-il vraiment ?

Comme on pouvait s'y attendre, en matière d'arts et de culture les chiffres permettant de jeter un regard comparatif sont rares. Après un regain d'intérêt dans les années 1980, la question des indicateurs culturels et artistiques est disparue de la scène culturelle et statistique canadienne et à part le Québec aucun autre gouvernement canadien n'a poursuivi les efforts annoncés. Les données utilisées plus loin ont été recueillies en 1990, au moment même où une importante contraction économique s'apprêtait à dévaster l'économie torontoise et montréalaise. Ces données ne reflètent donc pas les importantes coupures survenues dans le financement public des arts, particulièrement depuis l'élection du gouvernement Harris. Elles sont le reflet de la nouvelle prospérité acquise, surtout à Toronto, dans les années 1980 et en ce sens on peut, à la fois pour Montréal et Toronto, parler du haut de la vague culturelle.(3)

Ces chiffres - est-il besoin de le rappeler - ont du moins l'avantage d'exister et de permettre une comparaison valide et fiable. Ne boudons pas le plaisir de pouvoir ainsi revisiter une rivalité qui, à sa façon, fait partie de notre patrimoine.

Des publics qui se valent

Le fait que le discours officiel montréalais fasse souvent référence au statut de capitale de la création culturelle dans le cas de Montréal peut être une indication que Montréal n'est probablement plus dans la course avec Toronto au chapitre de la participation et de la fréquentation des lieux, des équipements et des événements culturels. L'intégration de Toronto dans le mainstream culturel nord-américain, la plus grande prospérité de la ville, un sens civique plus développé et une préoccupation constante pour les questions de démocratisation et d'accessibilité tout cela contribuerait à faire des Torontois de plus grands consommateurs d'arts et de culture.

Mais comme dans le cas de toutes les idées préconçues, l'hypothèse contraire apparaît toute aussi plausible. Ainsi, on pourrait croire que l'isolement culturel qui caractérise le Québec, la diversité et même les tensions qui animent la société montréalaise ont pu contribuer à une effervescence dans l'offre et la demande pour des produits culturels.

Les données pour cette étude proviennent de la grande enquête sur les consommateurs d'art au Canada menée par Decima Research et Les Consultants Culturinc et dont le rapport contient un aperçu des contraintes méthodologiques des six questionnaires (dont deux auprès du grand public) qui ont servi de base à l'enquête: Voir Profil des Canadiens consommateurs d'art. Constats, Ottawa, Communications Canada 1992. A moins d'indication contraire, nous avons utilisé les données de l'enquête téléphonique auprès de quelques 11 106 répondants; lesquelles ont été recalibrées pour permettre une comparaison adéquate Toronto-Montréal.(4)

Mais que disent les chiffres ? Tout d'abord que près du tiers de la population montréalaise demeure réfractaire à toute manifestation artistique professionnelle (voir tableau 1).(5) En effet, pres de 33 % des répondants affirme n'avoir assisté à aucune des treize manifestations culturelles de la liste au cours des neuf derniers mois. Bien qu'excluant le cinéma, qui ferait augmenter plus que sensiblement la moyenne, cette liste comporte non seulement des activités artistiques dites « traditionnelles » (musées, galeries d'art, théâtre, musique classique, danse moderne, ballet, opéra),

mais aussi des formes d'art dites « populaires » (musique country et western, danse et musique traditionnelle ou ethnique, spectacles jeunes publics, comédies musicales, jazz et blues, musique pop, rock ou folk).

Face à ce premier groupe de non-participants, on retrouve toutefois à l'autre extrême une proportion à peu près équivalente déclarant avoir assisté à au moins sept manifestations de n'importe quel type au cours de la période.

TABLEAU 1

Fréquentation des diverses formes d'art au cours des neuf derniers mois

	Montreal	Toronto
Repartition selon le nombre de sorties (%)		
Aucune sortie	32%	24%
1-6 sorties	41%	43%
7 sorties et plus	28%	33%
Nombre moyen de sorties (13 activités)		
Ensemble des répondants	5,3	5,7
Répondants ayant réalisé au moins une sortie	7,8	7,4
Arts traditionnels seulement (8 activités)		
Ensemble des répondants	3,6	3,5
Répondants ayant réalisé au moins une sortie		
	5,2	4,6

Source: Enquête Profil des Canadiens consommateurs d'art 1990-1991.

Le nombre moyen de sorties à l'une ou l'autre de ces activités s'établit à un peu plus de cinq sorties lorsqu'on tient compte de l'ensemble de la population et à près de huit sorties lorsqu'on tient compte uniquement de l'ensemble de ceux ayant fréquenté au moins une activité.

Le niveau de non-fréquentation est sensiblement plus bas à Toronto, à moins du quart de l'ensemble des répondants, et la proportion de sorties fréquentes plus élevée, le tiers exactement déclarant une fréquentation plus assidue. L'hypothèse d'une plus grande fréquentation culturelle à Toronto, toutes raisons confondues, se trouverait donc confirmée, du moins à première vue. Si le nombre moyen de sorties est légèrement plus haut pour l'ensemble des Torontois, à près de six sorties aux neuf mois, le nombre moyen de sorties tend à s'équilibrer et joue même plutôt en faveur de Montréal lorsqu'on s'en tient à la population ayant réalisé au moins une sortie. Ainsi, le plus faible nombre de sorties moyen total à Montréal pourrait être principalement le fait d'un plus grand nombre de non-public à Montréal, plutôt que du nombre moins fréquent de sorties de ses publics réels.

Le déficit montréalais diminue de nouveau lorsqu'on considère strictement l'ensemble des arts dits traditionnels, c'est-à-dire ces huit activités de la liste qui répondent le mieux à la définition conventionnelle du champ artistique, c'est-à-dire comprenant ces formes d'art ou l'artiste individuel et l'organisation sans but lucratifs constituent le mode dominant. Il s'agit en l'occurrence des galeries d'art et des musées, des pièces de théâtre et des spectacles jeunes publics, des concerts de musique classique et de l'opéra, du ballet et de la danse moderne.

Si, d'une part, le nombre de sorties moyen chute alors à plus près de quatre sorties aux neuf mois, soit un peu plus d'une sortie par saison, ce taux s'avère d'autre part légèrement plus élevé à Montréal qu'à Toronto (3,6 contre 3,5 sorties en moyenne). L'écart est cependant plus prononcé lorsqu'on s'en tient à l'ensemble de ceux ayant réalisé au moins une sortie de ce type, à plus de cinq sorties à Montreal, et à moins de cinq à Toronto 5,2 contre 4,6).

Un examen plus fin des taux de sorties culturelles dans les deux villes permet donc de conclure que si on se fie à de tels indices de fréquentation, il y aurait bel et bien deux métropoles culturelles au Canada et que la prétention de certains à l'effet que les publics montréalais ne seraient plus qu'une pâle copie de leurs homologues torontois serait hautement exagérée. Bien entendu, une telle conclusion n'a de sens que si l'on considère les indices de fréquentation et l'assiduité aux spectacles comme autant d'indicateurs d'une centralité culturelle.

Bien que cette dimension ne rentre pas à proprement parler dans notre propos, ce premier examen permet aussi de constater que le public montréalais est en quelque sorte un peu plus beaux-arts que celui de Toronto ou, si on préfère, un peu plus fortement centré sur l'artiste individuel et l'Organisme sans but lucratif et moins sur les industries culturelles. En ce sens, l'OSM, le théâtre et le jazz seraient à Montréal ce que les comédies musicales et le cinéma seraient à Toronto.

De bonnes fréquentations de part et d'autre

Poursuivons la comparaison des publics entre les deux villes. On sort beaucoup dans les deux métropoles, mais sort-on de la même façon?

Le tableau 2 montre que le niveau de fréquentation varie sensiblement d'un type d'établissement à l'autre et, dans une moindre mesure, d'une ville à l'autre. Le portrait s'avère également différent selon que l'on considère la fréquentation annuelle ou mensuelle, épisodique ou assidue.

TABLEAU 2

Proportion de la population montréalaise et torontoise par type d'établissements culturels fréquentés annuellement et mensuellement, par ordre de préférence (en %)

Activites	Montreal	Toronto
Au moins une fois l'an	Cinema en salle: 74 Spectacles en salle: 74 Bibliotheques: 59 Musees et galeries d'art: 48 Spectacles dans les bars et boites de nuit: 39	Cinema en salle: 83 Bibliotheques: 73 Spectacles en salle: 71 Spectacles dans les bars et boites de nuit: 59 Musees et galeries d'art: 54
Au moins une fois par mois	Bibliotheques: 26 Cinema en salles: 25 Spectacles en salles: 10 Spectacles dans les bars et boites de nuit: 7 Musees et galeries d'art: 3	Bibliotheques: 31 Cinema en salles: 31 Spectacles dans les bars et boites de nuit: 11 Spectacles en salles: 10 Musees et galeries d'art: 3

Source: Enquete Profil des Canadiens consommateurs d'art 1990-1991.

À Montréal, la fréquentation sur une base au moins annuelle s'avère la plus forte pour le cinéma et les spectacles en salle, l'un et l'autre touchant à peu près autant de monde. Notons toutefois un niveau d'assiduité radicalement plus élevé au cinéma qu'au spectacle : le quart de la population assiste sur une base au moins mensuelle à des représentations cinématographiques en salle, contre seulement 10 % pour les spectacles en salle. Le niveau d'assiduité mensuelle aux spectacles en salle ne diffère d'ailleurs pas de celui de Toronto. Ce n'est pas le cas du cinéma où la fréquentation torontoise mensuelle est sensiblement plus élevée (31 % contre 25 %). Dans une large mesure, c'est la bonne performance des Torontois annuellement ou mensuellement au chapitre du cinéma qui a augmenté leur niveau de fréquentation générale. La fréquentation plus grande de bibliothèques à Toronto qu'à Montréal vient aussi accentuer ce phénomène.

Il ne s'agit pas de laisser entendre que certaines sorties culturelles sont inférieures ou supérieures à d'autres ou que certaines activités témoignent davantage d'un comportement de capitale culturelle. Ce serait trop facile. Paris, dont le statut de métropole culturelle ne saurait être mis en doute, est sans doute l'une des villes où l'offre et la fréquentation cinématographique sont parmi les plus élevés.

La popularité relative des spectacles en salle à Montréal n'en reste pas moins à souligner en regard de Toronto. Le niveau de rayonnement annuel des salles de spectacles y est non seulement légèrement plus faible qu'à Montréal, mais celles-ci s'y trouvent en troisième place plutôt qu'en première, fortement distancées par le cinéma. À Montréal, les trois-quarts de la population vont à un spectacle en salle ou au cinéma au moins une fois l'an. La plus grande popularité des salles de spectacles à Montréal s'explique sans doute en partie par la faveur relative plus grande dont jouit le cinéma à Toronto et qui fait passer les salles de spectacle au troisième rang des préférences torontoises.

Mais le déficit torontois en matière de spectacles en salle pourrait également s'expliquer par la concurrence des spectacles dans les bars et les boîtes de nuit. Ceux-ci sont en effet manifestement plus courus à Toronto (59 %) qu'à Montréal (39 %) ou ils occupent de fait le dernier rang en terme de rayonnement annuel. Le Night Life de Toronto a, semble-t-il, pris une place importante dans les fréquentations culturelles des Torontois. Question d'offre ou de goût du public ? Impossible à dire.

En termes mensuels, les spectacles de bars et de boîtes de nuit torontois peuvent même devancer les spectacles en salle. À Montréal d'ailleurs, l'avantage des salles de spectacles sur les boîtes de nuit et les bars se réduit aussi considérablement. La fréquentation assidue de spectacles se partage en effet beaucoup plus également entre les deux types d'établissement. C'est dire aussi que l'avantage des salles de spectacle montréalaises tient manifestement de l'apport d'un public majoritairement épisodique.

La fréquentation des musées et des galeries d'art se caractérise quant à elle par un très faible niveau d'assiduité, à Montréal comme à Toronto. En termes mensuels, ils occupent en effet dans les deux cas la dernière place, loin derrière (3 %). Cette contre-performance des musées à Toronto demeure cependant surprenante compte tenu de l'engouement réputé de cette ville en faveur de la muséologie et de l'importance généralement accordée à ce type de sortie culturelle comme indice d'un statut de capitale culturelle.

Le rayonnement annuel des bibliothèques à Montréal est sensiblement plus large que celui des musées et des galeries. Elles viennent en outre occuper au plan mensuel la première place devant le cinéma. C'est un résultat surprenant compte tenu de la faiblesse proverbiale des bibliothèques

québécoises. Ces bibliothèques n'en restent pas moins elles aussi désavantagées en regard de Toronto, compte tenu notamment d'un niveau de fréquentation radicalement plus faible annuellement (59 % contre 74 %), et encore sensiblement plus faible mensuellement (26 % contre 31 %). Que cette institution, ou il n'y a pas de droits d'entrée, puisse être moins populaire en termes de rayonnement annuel que les spectacles en salle, ou il y a le plus souvent d'importants droits d'entrée, peut avoir de quoi étonner. Ce fait confirme d'une autre manière la position stratégique qu'occupe à Montréal le domaine des spectacles en salle. De toute évidence, les publics montréalais apprécient la culture qui se met en scène.

Montréal et Toronto : Les différences qui comptent

Le niveau de fréquentation élevé des arts du spectacle en regard des musées et galeries s'explique en bonne partie, avons-nous dit, par un degré beaucoup plus grand de différenciation au sein du monde du spectacle entre diverses formes d'art. Le niveau de fréquentation diffère par ailleurs sensiblement entre types d'art d'interprétation.

Le tableau 3 permet de considérer ces variations à travers la fréquentation déclarée pour les neuf derniers mois dans les deux villes. On a ici ordonné quinze activités en fonction de leur importance déclarée à Montréal.

TABLEAU 3 Classement de 15 formes d'art et d'activités
culturelles et de loisir au Canada et au Québec

[Part 1 of 2]

Activites	Montreal	Toronto	Que. hors Montreal
Cinema en salle	1	1	1
Evenements sportifs	2	2	2
Theatre	3	3	3
Musees	4	4	4
Galeries d'art	5	5	5
Pop, rock et folk	6	6	6
Jazz et de blues	9	10	12
Musique classique	8	9	8
Comedies musicales	9	7	10
Jeunes publics	10	11	7
Traditionnelle, ethnique	11	8	11
Danse moderne	12	12	13
Ballet	13	13	14
Opera	14	14	15
Country et western	15	15	9

TABLEAU 3 Classement de 15 formes d'art et d'activités
culturelles et de loisir au Canada et au Québec

[Part 2 of 2]

Activites	Cnd hors Quebec	Quebec	Canada
Cinema en salle	1	1	1
Evenements sportifs	2	2	2
Theatre	5	3	4
Musees	3	4	3
Galeries d'art	4	5	5
Pop, rock et folk	6	6	6
Jazz et de blues	12	9	11
Musique classique	10	7	10
Comedies musicales	7	10	7
Jeunes publics	9	8	8
Traditionnelle, ethnique	8	11	9
Danse moderne	13	12	13
Ballet	14	14	14
Opera	15	15	15
Country et western	11	13	12

Note: Pour chaque region, le classement est construit a partir du pourcentage de personnes ayant assiste quatre fois ou plus a une activite au cours des neuf derniers mois.

Source: Enquête Profil des Canadiens consommateurs d'art 1990-1991.

Ce tableau permet d'estimer les positions relatives de chacun des types d'activités à Montréal d'abord, puis de Montréal en regard de Toronto, et enfin de ces deux centres métropolitains en regard de leur espace culturel particulier, le Québec (sans Montréal) et le Canada (sans le Québec).(6)

Un mot d'abord sur Montréal. Le tableau 3 indique que le théâtre vient au troisième rang des activités les plus populaires à Montréal. C'est aussi le cas pour le Québec dans son ensemble. La suite du classement montréalais (et torontois) relève peu de surprises. Ainsi, la très faible popularité de la musique Western, surtout à Montréal, ne surprendra guère. Par contre, on se serait attendu que la danse et la musique traditionnelle soit plus bas sur la liste. Il en va de même pour les galeries d'art et même les musées dont la popularité - mesurée en termes de rangs, rappelons le - dépasserait celle des concerts rock.

Les concerts de musique classique ont a peu pres la meme importance que les concerts de jazz et blues. La danse moderne, le ballet et l'opera forment enfin un dernier groupe d'activite tres peu frequente, mais tout de meme un peu plus que la musique country.

Une relecture du tableau 3 suggère aussi qu'un ensemble de tendances montréalaises sont d'une certaine manière québécoises. Il ressort ainsi une préférence très nette du Québec pour le théâtre, assortie d'une préférence relative pour le jazz et blues et pour la danse moderne.

Comme l'indique le tableau, le goût du théâtre, et à un moindre degré de la danse moderne, paraît partagé par l'ensemble des Québécois, les Montréalais et les autres Québécois se situant au-delà de la moyenne du Canada-hors-Québec. En revanche, la popularité relative du jazz et blues paraît bien tenir à l'apport d'un public strictement montréalais. Cette confrontation fait également ressortir la défaveur relative d'un certain nombre de domaines au Québec.

Les spectacles traditionnels ou ethniques, les comédies musicales, la musique pop, rock ou folk, les musées (et les événements sportifs) sont nettement moins populaires au Québec que dans le reste du Canada, les Montréalais rejoignant ici une tendance qui s'affirme plus nettement encore dans le reste du Québec. La défaveur relative des galeries d'art et du cinéma en salle à l'échelle du Québec apparaît pour sa part un phénomène plus strictement québécois que montréalais. Inversement, l'impopularité de la musique country et western est strictement due - on s'y attendait - aux Montréalais. Enfin, la place du ballet, de l'opéra et de la musique classique, de même que celle des spectacles jeunes publics, ne varie pas sensiblement à l'échelle du Canada ou du Québec.

Voyons maintenant de façon plus détaillée les différences Montréal-Toronto

L'ordre de préférence tel qu'on le retrouve au tableau 3 permet déjà certaines généralisations. Cet ordre, qui ne diffère pas en ce qui a trait aux six premières places, ni pour la dernière, diffère quelque peu pour le reste.

Au chapitre des rangs, une bonne part de cette différence tient à la plus grande popularité du jazz à Montréal qu'à Toronto. Les comédies musicales et l'opéra, plus populaires cette fois à Toronto qu'à Montréal, expliquent aussi une partie de ce classement différent. Notons que la musique pop et rock tient sous cet angle une position équivalente dans les deux villes. À Toronto cependant, les comédies musicales rivalisent en popularité avec les concerts pop, s'avérant même légèrement plus fréquentées que ces derniers. À Montréal, ils tendent au contraire à se situer au niveau de la musique classique, sans bénéficier pour autant d'un même bassin d'assidus. Les spectacles traditionnels ou ethniques pour leur part, qui sont à Toronto à peu près autant fréquentés que le jazz et blues, peuvent même précéder le jazz dans l'ordre des préférences. L'opéra y occupe également une meilleure place, devant le ballet et la danse moderne, au contraire de Montréal où ces derniers devancent plutôt l'opéra.

Le tableau 4 présente une vue synthétique de ces différences pour nos deux villes. Nous avons tenu compte pour chaque type d'activité culturelle du pourcentage de personnes se disant des consommateurs assidus et du pourcentage de ceux qui au contraire ont avoué ne jamais avoir assisté à une telle manifestation. Pour faciliter la comparaison, nous avons standardisé les scores de sorte que l'on peut avoir une meilleure idée de la place relative des différentes activités pour chacune des villes. Au moins trois différences méritent d'être soulignées.

TABLEAU 4 L'importance relative de 15 formes d'art et d'activités culturelles et de loisir à Montréal et Toronto

Activités	Montréal		Toronto	
	Indice	Rang	Indice	Rang
Cinéma en salle	100	1	100	1
Événements sportifs	57	2	60	2
Théâtre	42	3	33	3
Musées	32	4	30	4
Galeries d'art	31	5	27	6
Pop, rock et folk	23	6	28	5
Jazz et de blues	20	7	10	10
Musique classique	18	8	22	8
Comédies musicales	12	9	23	7
Jeunes publics	11	10	8	11
Traditionnelle, ethnique	10	11	14	9
Danse moderne	8	12	5	12
Ballet	4	13	4	14

Opera	3	14	5	12
Country et western	1	15	1	15

Note: Ce classement a été construit en tenant compte à la fois du pourcentage de personnes ayant assisté quatre fois ou plus à une activité au cours des neuf derniers mois et du pourcentage de ceux qui disent ne jamais avoir assisté à une manifestation. Les scores ont été standardisés sur une échelle de 1 à 100 pour les deux villes.

Source: Enquête Profil des Canadiens consommateurs d'art 1990-1991.

La place particulière occupée par le théâtre à Montréal ressort avec encore plus d'acuité, du moins par rapport à Toronto. Alors qu'à Montréal, le théâtre occupe en quelque sorte une position intermédiaire entre, d'un côté, le cinéma et le sport, et de l'autre toutes les autres activités artistiques, à Toronto, le théâtre s'inscrit davantage dans la continuité, celle du groupe musées-galeries-pop-rock.

Deuxièmement, il est possible, sans risquer de trop se tromper, d'affirmer que le jazz est à Montréal ce que les comédies musicales sont à Toronto.

Finalement, la danse moderne semble plus importante aux yeux des Montréalais qu'à ceux des Torontois. Il en faudrait peu pour qu'elle atteigne le seuil fatidique des 10 %.

À première vue, les préférences des Torontois sont suffisamment différentes de celles des Montréalais pour que l'on puisse les remarquer, mais pas assez pour que l'on puisse parler d'un ordre culturel foncièrement différent dans les deux villes. Tout se passe comme si malgré des différences importantes dans la situation démographique, financière et économique des deux villes -- sans parler des contrastes dans leur composition ethnolinguistique - des forces importantes étaient à l'oeuvre pour compenser les divergents de ces différences.(7) Ces forces ont sans doute pour nom métropolisation et mondialisation et la suite de cet article tente de jeter les bases de ce qui pourrait devenir une géopolitique culturelle du Canada et du Québec à partir de leurs deux capitales. S'il est permis de croire que la situation de métropole

qui caractérise deux villes dont l'aire d'influence culturelle demeure comprise à l'intérieur du même régime juridique national joue sans doute un rôle important pour rapprocher ces deux marchés artistiques, on peut aussi supposer que dans la relation avec leur zone d'influence respective que les différences vont apparaître.

Montréal et le Québec, Toronto et le Canada

La « confrontation » de Montréal au Reste-du-Québec et de Toronto au Reste-du-Canada fait état de différences intéressantes entre chacune des deux capitales culturelles et leur hinterland respectif. Le tableau 3 présente l'ensemble de ces différences et le tableau 5 les résume de façon synthétique.(8)

TABLEAU 5 Les paires de fréquentation culturelle par ordre décroissant de divergence

1.	Le Canada-hors-Québec -- Montréal	288 (1)
2.	Le Canada -- Montréal	220
3.	Le Canada-hors-Québec -- Le Québec	200

4.	Toronto -- Le Quebec-hors-Montreal	161
5.	Toronto -- Le Quebec	144
6.	Le Canada-hors-Quebec -- le Quebec-hors-Montreal	143
7.	Montreal -- le Quebec-hors-Montreal	133
8.	Le Canada-hors-Quebec -- Toronto	128
9.	Le Canada -- Toronto	112
10.	Montreal -- Toronto	112
11.	Le Canada -- le Quebec	112
12.	Le Quebec-hors-Montreal -- Le Canada	90
13.	Montreal -- Le Quebec	70
14.	Le Quebec-hors-Montreal -- Le Quebec	55
15.	Le Canada -- le Canada-hors-Quebec	36

Note: (1.) Cet indice de divergence est calculé ainsi: soit la somme des différences de rang multipliée par le nombre de paires ayant des rangs différents. Par exemple, le Canada sans le Québec et Montréal totalisent 24 points de différence dans l'ordre de préférence de leurs publics et cela pour 12 des 15 formes d'art et de culture identifiées ici, soit un total de 288 points.

Source: Calculé à partir du tableau 3.

Avant de s'intéresser à nos deux villes et leur hinterlands, voyons ce qu'il en est de ces hinterlands . Dans quelle mesure les quatre grands ensembles territoriaux identifiés ici - le Québec sans Montréal, le Canada sans le Québec, le Canada dans son ensemble et le Québec dans son ensemble - diffèrent ou se ressemblent au chapitre des préférences artistiques de leurs publics respectifs.

Ces quatre territoires engendrent six paires de comparaison possible, soit la comparaison Le Canada vs Le Québec, sans doute la paire la plus englobante, et ensuite les paires Le Canada vs Le Canada sans le Québec, Le Québec vs Le Québec-hors-Montréal, etc.

À la lecture du tableau 5, on constatera qu'au moins quatre de ces paires (Paires no 11, 12, 14, 15) sont parmi les moins divergentes. Dans la mesure où ces territoires regroupent de plus grandes populations, ces ressemblances ne sont sans doute pas surprenantes. Le fait que les ordres de préférence des publics du Canada dans son ensemble et de ceux du Canada-sans-le-Québec se ressemblent considérablement n'a rien de très surprenant non plus puisque les deux populations se recoupent à plus de 75 %.

Tout comme le fait que les différences entre Montréal et le Québec-hors-Montréal (Paire no 13) soient aussi relativement faibles, plus faibles que celles qui séparent Toronto du reste du Canada.

De façon générale, nous dirons que les différences entre Montréal et le Québec sont peu nombreuses (seuls le jazz, les spectacles jeunes publics et la musique country ont des différences d'au moins deux rangs) mais plus intenses. Le jazz est avant tout un phénomène montréalais - Festival oblige - et la musique country, et dans une moindre mesure les spectacles jeunes publics, des phénomènes associés au Québec-hors-Montréal. À Toronto, la seule différence de trois rangs ou plus concerne l'opéra, nettement plus populaire à Toronto que dans l'ensemble du Canada-hors-Québec. Sans aller jusqu'à annoncer une plus grande homogénéité des préférences culturelles au Canada qu'au Québec, on peut tout de même se risquer à conclure que la spécificité montréalaise semble avoir plus d'impact que la différence torontoise. Cependant, nous pourrions tout aussi bien conclure que c'est plutôt ce Canada-hors-Québec qui est davantage différent que le Québec-hors-Montréal.

Le Québec-hors-Montréal - on s'en douterait - ne ressemble guère à Toronto. Mais c'est surtout entre Montréal et le reste du Canada que les différences sont les plus marquées (Paire no 1). À la limite, on peut parler de deux univers culturels fort différents et même lorsqu'on inclut Toronto pour comparer Montréal à l'ensemble du Canada (Paire no 2), le fossé demeure profond.

Les différences entre le Canada-hors-Québec et le Québec-hors-Montréal (Paire no 6) - les deux hinterlands - sont relativement peu intenses, beaucoup moins marquées que celles qui séparent le Canada-hors-Québec du Québec dans son entier et de Montréal.

Encore une fois, il est tentant de conclure que c'est Montréal qui est la cause des différences qu'on remarque entre le Québec et le Canada anglais, une contribution qui réjouira sans aucun doute bon nombre de Montréalais. Celle-ci semble opérer de deux façons. Ainsi, on peut déceler une influence de Montréal sur le reste du Québec, une influence qui tendrait à accentuer les différences entre ce Québec-hors-Montréal et le Canada-hors-Québec dans son ensemble. Deuxièmement, les différences entre Montréal et le Canada-hors-Québec sont à ce point importantes qu'elles suffisent à distinguer le Canada du Québec.

L'effet métropole à Toronto et Montréal

Les deux grandes régions métropolitaines font pour leur part état d'un taux plus élevé de fréquentation pour un ensemble important d'activités. C'est par là surtout que Montréal se distingue du reste du Québec et Toronto de l'ensemble du Canada (avec ou sans le Québec). C'est ce que nous avons appelé l'effet métropole.

En regard de la moyenne canadienne, la fréquentation dans les deux métropoles (tableau 6) est plus élevée pour plus de la moitié des items de la liste (8 à Montréal, 12 à Toronto).⁽⁹⁾ C'est le cas à Montréal du cinéma, du théâtre, des galeries d'art, du jazz et blues, de la musique classique, de la danse moderne, du ballet et de l'opéra. À l'inverse des métropoles, la « région » du Québec excluant Montréal

démontre pour sa part un niveau de fréquentation presque toujours plus faible que celui de la moyenne canadienne (13 des 15 items). De fait, seuls le théâtre et à un moindre degré la danse moderne échappent à cette règle générale. Dans les deux centres urbains, le taux de fréquentation est sensiblement plus élevé dans le cas des spectacles les plus classiques (musique symphonique, opera, ballet) et des galeries d'art. Mais il l'est plus nettement encore dans le cas des spectacles de jazz et de blues, fort peu populaire aux plans canadiens et québécois. Le faible rayonnement du jazz au Québec-hors-Montréal peut sans doute étonner compte tenu de sa popularité relative dans la métropole.

TABLEAU 6 Taux de fréquentation de 15 formes d'art et d'activités culturelles et de loisir au Canada et au Québec

[Part 1 of 2]

Activites	Montreal		Toronto		Queb. hors Montreal	
Cinema en salle	40	38	48	29	27	54
Evenements sportifs	18	59	28	45	21	60
Theatre	9	63	6	63	7	65
Musees	6	69	5	64	5	71
Galeries d'art	7	71	7	69	5	78

Pop, rock et folk	5	77	8	69	4	80
Jazz et de blues	6	81	3	84	2	91
Musique classique	5	82	3	81	2	88
Comedies musicales	1	83	2	69	1	90
10-Jeunes publics	2	85	2	85	2	86
Tradition.,ethnique	2	86	3	80	2	90
Danse moderne	2	88	2	89	2	89
Ballet	1	91	1	89	0	94
Opera	1	92	1	88	1	96
Country et western	1	95	1	93	2	89

TABLEAU 6 Taux de frequentation de 15 formes d'art et d'activites culturelles et de loisir au Canada et au Quebec

[Part 2 of 2]

Activites	Cnd		Quebec		Canada	
	hors	Quebec	Quebec	Canada	Canada	Canada
Cinema en salle	37	40	33	47	36	42
Evenements sportifs	26	51	20	60	24	54
Theatre	4	73	8	64	5	71
Musees	6	63	5	70	6	64
Galleries d'art	6	71	5	75	5	73
Pop, rock et folk	5	74	5	79	5	75
Jazz et de blues	2	88	4	86	3	87
Musique classique	3	86	4	85	3	86
Comedies musicales	2	78	1	86	2	79
10-Jeunes publics	1	85	2	85	2	84
Tradition.,ethnique	2	84	2	88	2	85
Danse moderne	1	92	2	89	1	91
Ballet	1	93	1	93	1	92
Opera	--	93	1	94	1	93
Country et western	2	87	2	92	2	88

Notes: (1.) Premiere colonne = Pourcentage de personnes ayant assiste quatre fois ou plus a une activite au cours des neuf derniers mois.

(2.) Deuxieme colonne = Pourcentage de personnes n'ayant pas assiste a cette activite.

Source: Enquete Profil des Canadiens consommateurs d'art 1990-1991.

Mais, l'écart positif le plus remarquable des deux grands centres en regard de la moyenne canadienne concerne les domaines du théâtre et du cinéma. La position avantageuse du théâtre au Québec en apparaît d'autant plus exceptionnelle. Ce n'est pas le cas du cinéma, où le Québec se range aussi radicalement en deçà de la moyenne canadienne, que Montréal en deçà de la moyenne torontoise. Les Québécois comme les Montréalais sont des inconditionnels du théâtre. Ils ne le sont pas pour le cinéma. Peut-être parce qu'ils n'ont pas les équipements pour s'y adonner. Peut-être aussi parce que la clientèle est différente, surtout sur le plan linguistique, en dehors de Montréal.

Si le fait d'habiter un grand centre urbain augmente la prédisposition à participer à un certain nombre d'activités, ce facteur peut par ailleurs s'avérer nul, ou même négatif comme dans le cas des musiques country et western. Ces types de musique au dernier rang dans les deux villes occupent en effet un rang tout à fait avantageux au plan canadien, et plus encore au Québec, où elles distancent

largement aussi bien l'opéra, bon dernier, le ballet et la danse moderne, que les concerts jazz et blues et les comédies musicales. Le facteur strictement urbain semble par ailleurs n'avoir aucune influence directe, ou qu'une très faible incidence, sur des activités telles les spectacles jeunes publics, la danse moderne et les musées, pour les formes plus traditionnelles, et, pour les formes populaires, sur la musique pop rock, les comédies musicales et les spectacles traditionnels ou ethniques. Notons que la musique pop-rock-folk fait état d'une remarquable stabilité en termes d'ordre de préférence, qui l'apparente à celle du cinéma, conservant à peu de chose près le même rang d'une région à l'autre.

Le comportement montréalais se rapproche souvent davantage du comportement des autres Québécois que de celui des Torontois. C'est le cas non seulement en matière de sport ou même de cinéma, mais aussi d'assistance à des spectacles traditionnels et ethniques et de comédies musicales, deux domaines où Toronto se situe nettement au-delà de la moyenne canadienne, et le Québec (incluant Montréal)

bien en deçà. Les Montréalais sont également très proches des autres Québécois en matière de musées, beaucoup plus populaires à l'extérieur du Québec, aussi bien à Toronto qu'à l'échelle canadienne. En revanche, la position du théâtre au Québec et à Montréal apparaît supérieure à celle qu'elle détient au plan canadien, hormis Toronto cependant, où le théâtre occupe également un rang exceptionnel. À l'échelle canadienne, c'est ainsi non pas le théâtre mais les musées qui occupent la troisième place après le sport. À Montréal et dans le reste du Québec, comme à Toronto d'ailleurs, les musées n'occupent qu'une quatrième place.

Le théâtre constitue donc un cas singulier, où le facteur ethnolinguistique francophone pourrait jouer un rôle déterminant, comme à l'inverse d'ailleurs le désintérêt relatif de Montréal et du reste du Québec en matière de comédie musicale, de spectacles traditionnels ou ethniques et de musées. D'un côté comme de l'autre, il reste néanmoins difficile de distinguer ce qui relève de préférences culturelles liés à des variables ethnolinguistiques, de ce qui relève de la disponibilité des produits ou encore de toutes autres variables (notamment la scolarisation et le revenu). La fréquentation est-elle plus faible faute de produits disponibles ? Ou les produits sont-ils absents faute d'engouement, ou encore faute d'éducation ou faute d'argent ? Sans doute faut-il tenir compte aussi de l'appui mutuel de tous ces facteurs, l'absence prolongée d'un produit réduisant d'autant l'intérêt, et l'absence d'intérêt éloignant l'offre en retour. Le jeu de ces différents facteurs pourrait en outre s'exercer très différemment d'une forme d'art à l'autre. Le manque de disponibilité de produits ne peut expliquer ainsi qu'une partie de la sous-consommation relative des Montréalais à l'égard des Torontois. Cet argument vaut strictement pour les formes les plus populaires, les comédies musicales en tout premier lieu sans doute, cinéma en salle et musique pop et rock à un moindre degré, pour lesquels ce n'est pourtant pas l'engouement qui manque. Il vaut sans doute également pour les musées, domaine où le Québec enregistre depuis longtemps un important déficit sinon même un manque d'engouement notoire.(10)

Les effets de l'effort important réalisé à Montréal en matière de musée récemment ne se traduisent pas encore bien entendu dans les données de cette dernière enquête datant déjà de 1991. Quoi qu'il en soit, sauf pour le théâtre, dont la popularité relative au Québec est également bien documentée par les mêmes enquêtes,(11) la plus forte fréquentation des arts à Montréal en regard de la moyenne canadienne (mais pas en regard de celle de Toronto) ne peut être imputée à une seule variable ethnolinguistique (le fait français). Le

facteur urbain apparaît au contraire d'emblée plus déterminant dans la majorité des cas et même dans l'ensemble compte tenu de la place du théâtre torontois. Les différences régionales dissimulent bien entendu d'autres sortes de différences. Outre la disponibilité relative des produits selon les régions, les différences en termes de scolarisation et de revenus pourraient expliquer une autre partie des variations,

aussi bien entre le comportement des Montréalais et des autres Québécois d'ailleurs, que celles entre celui des Montréalais et des Torontois.

Deux sociétés, deux cultures, deux métropoles?

La transformation du BNA Act de 1867 en Loi constitutionnelle du Canada -- un événement aussi connu sous le nom de rapatriement de la constitution a marqué la mort officielle de la vision biculturelle du Canada chère aux Québécois et si bien articulé par André Laurendeau et la Commission Laurendeau-Dunton. Cette vision, on le sait, a été remplacée par une perspective axée essentiellement par la reconnaissance de deux langues officielles se déployant dans le cadre d'une société canadienne multiculturelle.

Depuis 1982, cette redéfinition de l'espace culturel canadien continue d'opposer les gouvernements du Canada et du Québec et, dans une large mesure, les deux sociétés, anglo-canadienne et québécoise, qui occupent cet espace. Selon la vision majoritaire au Canada anglophone, il n'existe pas à proprement parler de culture québécoise, pas plus qu'il n'existe de culture néo-écossaise, torontoise ou albertaine. Selon une vision maintes fois défendue par le gouvernement fédéral, il existe plutôt une culture canadienne qui s'exprime tantôt en anglais, tantôt en français. À la limite, on peut parler d'une littérature canadienne-française ou d'un théâtre canadien-anglais. Cette vision est largement contestée au Québec tant par les défenseurs de l'option souverainiste que par les tenants du lien fédéral.

Ce débat ne nous intéressera pas ici et il serait exagéré de croire que quelques séries statistiques sur les publics d'événements artistiques puissent régler une question aussi complexe. À la limite, le fait que les publics artistiques du Québec soient entièrement différents ou semblables à ceux du Canada ne confirment ni n'infirment les choix politiques des uns et des autres. Tout au plus, un tel examen permet-il d'apporter un éclairage additionnel à un débat où les questions de culture et d'arts sont trop souvent absentes, comme si la musique, le théâtre, le jazz et les artistes devaient demeurer à l'écart de conflits jugés bassement politiques.

Quelle lecture pouvons-nous faire de ces chiffres ? Tout d'abord qu'en matière de volume, les publics et la fréquentation culturelle montréalaise ne semblent pas avoir trop souffert de la perte d'influence économique de l'agglomération. Montréal n'est plus la métropole du Canada, mais en devenant celle du Québec, elle semble avoir réussi à préserver et même à développer ses assises culturelles et artistiques.

Les publics montréalais, avons-nous dit, sont davantage beaux-arts qu'industries culturelles (si nous pouvons nous permettre cette dichotomie un peu simpliste). Encore une fois, il ne faut pas exagérer l'importance de cette particularité, mais on peut quand même y voir une confirmation additionnelle de la spécificité géoculturelle de Montréal et du Québec en Amérique du Nord. Lorsqu'on parle d'arts et de culture à Montréal, on parle davantage de ces formes d'expression ou l'imaginaire, le geste artistique et l'expérience esthétique originale occupent une place importante.

L'importance incontestée du jazz et du théâtre sur la scène montréalaise - qui répond par plus d'un côté à celle de la comédie musicale et du cinéma à Toronto - exigerait une réflexion plus approfondie. À première vue, le goût du jazz pourrait s'expliquer par la tenue du Festival de jazz, l'élément-clé de Montréal, ville festive. Mais comment expliquer que les Montréalais, toutes appartenances ethnolinguistiques confondues, se soient laissés à ce point charmer par une manifestation sans attaches historiques particulières à Montréal ou au Québec ?

Une piste de réponse se trouve peut-être dans une volonté de se rattacher à une américanité - et quoi de plus américain que le jazz - dont on se voit l'un des rameaux.(12) En quoi cet engouement montréalais pour le jazz se distingue-t-il alors de celui des Torontois - quoi de plus américain aussi -

pour la comédie musicale ? Doit-on associer l'un et l'autre à une même tendance à l'américanité, ou à l'américanisation?

Finalement, c'est sans doute la relation particulière de Montréal et de Toronto avec leurs espaces culturels propres -- cette expression est sans doute plus appropriée que celle d'hinterland - qui aura retenu notre attention. À ce chapitre, les Montréalais seront sans doute heureux d'apprendre que leurs goûts culturels les placent aux antipodes de ceux qu'on retrouve dans l'ensemble du Canada et du Canada-hors-Québec. Le fait que ce soit eux qui permettent au Québec d'asseoir plus solidement sa prétention à une certaine singularité artistique et culturelle ne sera pas sans leur déplaire non plus. Par contre, l'envers de cette contribution se trouve dans la grande similarité entre les publics montréalais et ceux du Québec-hors-Montréal. Il faudra sans doute revoir le discours sur le caractère distinct de la vie culturelle montréalaise à l'intérieur du Québec.

C'est sans doute le prix à payer pour être devenu la métropole culturelle du Québec.

Quant à la différence Montréal-Toronto, il ne sera pas facile de trancher puisque cette paire se situe à mi-chemin entre les paires les plus divergentes et les plus semblables.

(1.) Les chiffres pour Toronto proviennent du site web du Toronto Arts Council (www.torontoartscouncil.org) et d'une série d'études commandées par cet organisme (Toronto Arts Council 1991 1992, 1997).

(2.) Ces chiffres sont tirés de documents officiels, notamment d'une note de service préparée par la Ville de Montréal (Dépenses encourues par la Ville en matière de culture en 1999). Les dépenses des gouvernements du Québec et d'Ontario sont des estimés.

(3.) La question des coupures dans le financement public des arts et de la culture, particulièrement à Toronto, continue de préoccuper les responsables torontois. À preuve le rapport choc publié par le Toronto Arts Council (1998).

(4.) Ces données ont fait l'objet de plusieurs exploitations dans le cadre d'une Action concertée sur le public des arts et les pratiques culturelles du ministère de la Culture et du Fonds FCAR (Projet FCAR 180:1992-1993) dirigée par Daniel Latouche et Marcel Fournier. Voir Bellavance et Latouche (1994) ainsi que Bellavance et al (1996).

(5.) Nous avons longuement discuté des distorsions introduites dans l'échantillon (ainsi que dans celui du questionnaire plus long (452 variables) distribués à 5 457 répondants) dans Bellavance et Latouche (1994). Voir aussi Bellavance (1994).

(6.) Tout en étant bien conscients que ces deux sous-ensembles ne sont pas à strictement parler équivalents, nous traitons plus loin des autres ensembles (Le Canada, le Québec, etc.). La prise en compte des différentes formes d'art d'interprétation a pour premier effet d'accroître sensiblement l'importance relative des musées et des galeries d'art, qui tendent à se retrouver ici dans le peloton de tête. En effet, on peut penser que si la catégorie musée avait elle aussi été scindée en deux ou plusieurs sous-catégories, comme c'est le cas pour les arts d'interprétation et même les concerts de musique, on aurait observé le phénomène inverse.

(7.) Sans oublier le fait que Toronto est une capitale politique et que Montréal ne l'est pas.

(8.) Les auteurs n'ignorent pas qu'il existe des indices de rang établis sur des bases statistiques plus solides que celui utilisé ici. Nous avons simplement voulu donner un aperçu des divergences entre

ces rangs en évitant de prétendre à trop de précision. Ces coefficients donnent sensiblement la même intensité de différence entre les 15 paires.

(9.) En considérant à la fois le pourcentage des assidus et celui de ceux qui affirment n'avoir pas assisté à une manifestation.

(10.) Une étude de 1974 sur les musées faisait déjà abondamment référence à ce déficit québécois. Les Québécois francophones se disaient notamment alors les plus insatisfaits des musées, et beaucoup moins intéressés à les fréquenter (voir Dixon et al 1974). Les études subséquentes réitéreront systématiquement le même constat. Dixon et al relevaient toutefois un autre fait significatif moins souvent relevé. Ils montraient en effet que l'écart avec le Canada anglophone disparaît complètement lorsqu'on considère strictement les attitudes à l'égard des musées d'art public. C'est alors le revenu et l'éducation qui fait toute la différence.

(11.) L'enquête citée à la note précédente faisait également état de la prédilection relative des Québécois pour le théâtre, en regard de la moyenne canadienne. Les enquêtes subséquentes réitéreront le même constat. C'est en effet le seul domaine où le Québec se situe assez nettement au-delà de la moyenne canadienne, quoique au même niveau que l'Ontario.

(12.) Cette hypothèse s'inspire des travaux du Groupe de recherche sur l'américanité dont on trouvera certains des travaux réunis dans le symposium l'américanité du Québec (Politique et sociétés 18: 199, 89-164).

Bibliographie

Ascher, F. 1995. *Metapolis, ou l'avenir des villes*. Paris : Odile Jacob.

Bellavance, G. 1994. Démocratisation culturelle et commercialisation des arts. Un bilan critique des enquêtes sur le public des arts au Québec. *Loisir et société*, 17: 305-348.

Bellavance, G. et D. Latouche. 1994. *Les publics des arts à Montréal. Comparaisons urbaines et ethnolinguistiques*. Montréal : INRS-Urbanisation.

Bellavance, G., M. Fournier et D. Latouche. 1996. Les publics des arts à Montréal : le cas des chevauchements de publics, dans J.-P. Baillargeon (dir.). *Les publics du secteur culturel*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.

Bianchini, F. et M. Parkinson. 1993. *Cultural Policy and Urban Regeneration. The West European Experience*. Manchester : Manchester University Press.

Bureau de la statistique du Québec. 1997. *Indicateurs d'activités culturelles au Québec*. Québec : Les Publications du Québec.

Dixon, B., A. Courtney et R.H. Bailey. 1974. *Le musée et le public canadien*. Ottawa : Secrétariat d'État.

Juneau, A. 1998. *Impact économique des activités du secteur de la culture des cinq régions du Montréal métropolitain et de la région de Montréal*. Montréal : Ministère de la Culture et des Communications.

Latouche, D. 1996. *Montréal, métropole culturelle du Québec : des actions à entreprendre*. Montréal :

Cahiers de Culture & Ville, INRS-Urbanisation.

Leresche, J.-P., D. Joye, et M. Bassand. 1995. Métropolisation. Geneve : Georg Editeur.

Ministère de la Culture et des Communications. 1996. La culture et les communications : des secteurs clés de l'économie. Québec : Les Publications du Québec.

Ministère de la Culture et des Communications. 1997. Le financement public de la culture en Montérégie : son positionnement en regard du territoire quebecois. Quebec : Direction de la recherche, Ministère de la Culture et des Communications.

Savageau, D. et G. Loftus. 1997. Places Rated Almanach. New York : Simon & Shuster.

Souchard, M. et S. Wahnich. 1995. La communication politique locale. Paris : Presses universitaires de France.

Toronto Arts Council. 1992. Arts and Economic Development. Toronto : TAC.

Toronto Arts Council. 1991. Financial Trends, 1981-1991. Toronto : TAC.

Toronto Arts Council. 1997. The Role of Culture in the GTA. Toronto : TAC.

Toronto Arts Council. The Cost of Cutting. Toronto : TAC.

Citation source (MLA 7e édition)

Bellavance, Guy, and Daniel Latouche. "Montréal et Toronto: deux capitales culturelles et leurs publics." Canadian Journal of Regional Science 22.1-2 (1999): 113-30. Canadian Periodicals Index Quarterly. Web. 28 Feb. 2013.